

veulent plus; ainsi comment cela pourrait-il se faire?

Bonsens.—Cela se fera, vous dis-je. Cela se fera parce que le Grand-Tronc le veut; parce que les banquiers de Londres le veulent; cela se fera parce que quelques intrigants, politiques, qui ne voient qu'eux-mêmes dans le pays, le veulent. Enfin, cela se fera parce que nous, canadiens-français, au lieu d'être unis, nous sommes divisés. Tenez, en voulez-vous la preuve, quand on a pris les moyens de faire adopter ce funeste projet on a trouvé le moyen d'écarter la moitié des députés canadiens-français, c'est-à-dire ceux qui représentent la partie de la population du pays, qui doit le plus souffrir d'un changement. Enfin cela se fera, parce que j'ai vu cela dans une chanson comme vous dites, faite il y a pourtant long-tems, en 1841, lors de l'union des Canadas, et que j'ai là dans cette armoire. Tenez, la voici; elle a été faite par un homme jeune alors et qui se trouve avoir été prophète en son pays, chose rare comme vous savez. Elle explique la confédération comme elle a expliquée l'union. Il faut, vous dire que Baring est un banquier qui prête des millions au Canada et qui y trouve bien son compte. Dans ce moment on lui paie l'intérêt de l'intérêt. Mais voici la chanson...

Quenoche.—Sur quel air va-t-elle?

Bonsens.—Je ne sais pas, on devrait la chanter en pleurant ou en mourant de honte; mais écoutez —

Cependant, si Baring leur dit: moi je le veux. Balacés comme ils sont aux filets de sa banque ils n'ont rien à répondre; et jamais il ne fait d'inutile calcul, ni de projet qui manque. Il voudrait l'univers, il leur demanderait. Le sang des nations pour verser dans sa caisse. Que l'illustre Russel, d'une tremblante main, Jaloux de prévenir et d'écartier la haisse, Signerait aussitôt l'absurde parchemin. Un seul mot du banquier, c'est la vie ou la mort. Même s'il lui venait l'incroyable caprice De finir nos malheurs, de changer notre sort. Je crois que pour lui plaire on nous rendrait

Justice...

Pétras.—Tout ça, c'est bien beau; mais moi, je vous dis que la confédération ne se fera pas. Tout le monde est contre.

Bonsens.—Eh, c'est ce qui me fait croire de plus en plus que cela se fera; car il me semble qu'en Canada l'on ne fait facilement que ce que personne ne veut. Vous savez que l'hiver dernier j'avais été à Québec pour me faire payer une charge de

Jean-Clavde.—Les avez-vous bien vendus ces pois-là, père Bonsens? les avez-vous vendus au poids?

Quenoche.—Diantre! que tu es fou, des pois au poids! que veux-tu chanter-là?

Jean-Clavde.—Eh! on les vend au poids ou à la mesure, monsieur Bonsens me comprend bien!

Bonsens.—N'importe, j'y ai fait un honnête profit. Toujours, tandis que j'étais à Québec, la chambre tenait, et comme on y discutait la confédération, j'y suis allé chaque soir, et j'ai vu et entendu des choses qui me feraient croire que pour gouverner notre pays, on ne choisit pas ce qu'il y a de plus fin, ni de plus honnête. Notre parlement a besoin d'un ne fière lessive.

François.—Vous allez nous conter cela, n'est-ce pas, monsieur Bonsens? Eh! tenez, voilà justement le Docteur Boudin qui arrive; il sera bien aise de vous entendre, quoique ça ne le changera pas. Il dit qu'il est pour la confédération parce que les rouges sont contre; c'est une grosse raison. Entrez donc, docteur; tenez; mettez-vous là contre le poêle, vous êtes tout mouillé. D'où venez-vous donc comme cela?

Le docteur Boudin.—Ne m'en parlez pas, je suis à moitié mort de fatigue, je viens de soigner quatre malades.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Et qu'avaient-ils ces pauvres gous?

Le docteur.—Un avait la dysenterie, un autre avait une inflammation le long du saphène externe, un autre était menacé d'une rupture de la thyroïdienne inférieure, enfin, chez le dernier, il y avait paresse des valvules conniventes.

Quenoche.—Ah! mon Dieu! ça ne me surprend plus si vous les avez tous saignés. Avec des maladies aussi féroces, il faut des grands remèdes. Et sont-ils morts?

Le docteur.—Simple que tu es! les aurais-je saignés s'ils étaient morts!

Quenoche.—C'est après, que je veux dire, monsieur Boudin.

Le docteur.—Drôle. Mais vous étiez, je parie, à parler politique. Il me semble qu'il y a pourtant assez de gazettes, sans que le père Bonsens se mêle de vous tourner la tête.

(A Continuer.)